

indispensable pour tous ceux qui veulent étudier l'imagerie populaire du XIX^e siècle sous ses aspects les plus divers.

J.-N. BIRABEN

Institut national d'études démographiques, Paris

* * *

PIERRE LESSARD — *Les petites images dévotes, leur utilisation traditionnelle au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1981. 175 p.

En 1974, le département d'Histoire de l'Université Laval faisait l'acquisition d'une vaste collection d'images et objets de piété patiemment rassemblés par deux amateurs. Appelé à inventorier ce nouveau fonds, Pierre Lessard s'est surtout intéressé à l'imagerie religieuse populaire, naguère si répandue, et publie dans cet ouvrage les résultats de son premier classement.

Si l'on écarte l'imagerie populaire à sujet folklorique, les petites images pieuses n'ont commencé à être étudiées que vers 1960 et seuls quelques articles ont donné un aperçu de ces richesses iconographiques. L'ouvrage de Pierre Lessard est le premier de cette ampleur sur le sujet, ce qui ajoute à son importance.

Deux caractéristiques ont présidé au classement : le thème d'une part; les textes ou indications variées qui y sont portées de l'autre, et qui permettent d'en saisir les intentions et les usages, éventuellement aussi leur forme, leurs dimensions, leur matériau...

Le format en est communément celui qui convient à un missel, c'est-à-dire 6,5 cm sur 11,0 cm, mais il y en a de plus petites et de plus grandes. Règle générale, l'image est disposée verticalement et la forme est rectangulaire, mais l'image peut être horizontale, à l'italienne, et des formes très variées existent. Le support est presque exclusivement le papier; cependant certaines pièces sont décorées de fils, tissus, broderies, rubans et parfois même de cire, terre, bois, feuilles ou fleurs séchées : ce sont des images « reliquaires ». La très grande majorité de ces images sont importées, surtout de Belgique.

Le classement thématique comprend quatre grandes catégories : « La Vierge », « Le Christ », « Les Saints et mystiques » et les « Divers ».

La Vierge est de loin le sujet le plus répandu, soit la moitié de toutes les images pieuses. Une première section comprend 145 titres attribués à Marie, sauf celui de Notre-Dame qui, avec 143 titres à lui seul, forme la deuxième section. À l'intérieur des sections, les titres sont rangés par ordre alphabétique. L'ampleur et la variété de ce fonds témoignent de l'importance de la dévotion mariale.

Le Christ est représenté sur le quart environ des images pieuses. Sa vie, répartie en 70 titres — de l'« Annonce faite aux Bergers » à l'« Ascension » — forme la première section; la plus grande partie est relative à la Nativité et à la Résurrection. La seconde section rassemble toutes les autres images du Christ en 40 titres depuis « Agneau de Dieu » jusqu'à « Sauveur du monde ».

Le troisième groupe comprend tous les saints, les saintes, et les personnages qui se sont illustrés dans l'histoire sainte ou la propagation de la foi, depuis les parents de Marie et de Jésus, les apôtres, les martyrs, les grands fondateurs, jusqu'aux premiers héros du Canada. C'est un très grand groupe qui comporte 450 titres. Quant au groupe des thèmes

divers, on y trouve seulement 30 titres allant de « Ange » à « Vocation »; les sacrements, spécialement l'Eucharistie, en forment la plus grande partie.

Presque toutes ces images, par ailleurs, sont accompagnées d'un texte, imprimé et parfois aussi manuscrit, qui en explicite l'intention. Une vingtaine de destinations ont ainsi été distinguées : l'image peut apporter une bénédiction, attester de l'appartenance d'une personne à une association religieuse ou de l'offrande d'un bouquet spirituel (c'est-à-dire de prières et d'actes de dévotion); elle peut décorer un calendrier vendu au bénéfice d'une œuvre charitable, illustrer une notice nécrologique, une carte postale, une note biographique sur un saint, une présentation d'association ou d'œuvre religieuse dans le but de la faire connaître et de recruter de nouveaux membres; elle peut encore représenter un sanctuaire en souvenir d'un pèlerinage, orner un signet marquant une page du missel, décorer des souhaits, des vœux, conserver le souvenir d'un événement religieux, plus spécialement la première communion, mais aussi la confirmation, l'entrée en religion, l'ordination sacerdotale ou le départ en mission, commémorer un anniversaire de vie religieuse, de fondation de paroisse; des entreprises commerciales, enfin, n'hésitent pas à orner leur publicité d'une petite image religieuse.

Certaines de ces images sont agrémentées d'une dentelle de papier découpée à l'emporte-pièce : elles ont connu une grande vogue entre 1880 et 1900; d'autres, beaucoup plus rares, comportent des montages déplaçables, mobiles parfois, ou dont les communicants et les communiantes sont habillés de tissus et collés. On en trouve aussi qui ont été entièrement peintes à la main : ce travail, généralement exécuté dans les couvents, est presque toujours de qualité. De plus, l'image et son support ont évolué au cours du temps, le papier de qualité à dentelles est devenu plastique puis papier de mauvaise tenue.

Il existe aussi un grand nombre de textes imprimés sans illustration : ce sont des prières à réciter à des moments de la journée, du mois ou de l'année, ou dans différentes circonstances de la vie du chrétien. Ces images et leur texte ont été créées et diffusées par le clergé à l'intention des fidèles et elles forment un ensemble d'informations destinées à l'instruction et à l'édification : c'est une histoire sainte, une somme de comportements à adopter dans la vie et un recueil des moyens (prières, sacrements, efforts, sacrifices...) pour parvenir à cette conduite irréprochable. Elles cherchent aussi à faire participer aux œuvres religieuses (missions, sainte enfance, entretien des sanctuaires...), l'imagerie pieuse cherchant à populariser le culte que pratique l'élite. À ce point de vue, la façon dont les destinataires les ont reçues et utilisées mérite une grande attention.

Bien que créées pour un usage bien déterminé, elles ont souvent changé d'affectation : le calendrier sert de signet, la carte postale sert de carte de vœux, etc... Une fois en main, la petite image devient polyvalente et peut prendre une valeur qui n'avait pas été imaginée à sa création.

Beaucoup portent une inscription manuscrite : écriture d'enfant, échange entre étudiants, entre confrères, encouragement scolaire de maître, souvenir à un ami, prière, bénédiction d'un membre du clergé, marque d'affection à une personne de la famille, déclaration à l'être aimé — fiancé, conjoint... — indiquent autant d'utilisations possibles et renseignent sur les habitudes de vie et la charge affective attribuée à ces petites images.

Les questions posées aux personnes âgées qui ont le souvenir vivant de ces petites images dans leur usage quotidien permettent de préciser davantage leur rôle qui apparaît très grand au Canada, beaucoup plus qu'en Europe. Dans la famille d'abord, anniversaires, voyages, rencontres, étapes de la vie religieuse étaient l'occasion de donner des images pieuses aux enfants qui les collectionnaient. De même, la visite annuelle du curé de la paroisse à chaque foyer et les fêtes religieuses étaient accompagnées d'une distribution d'images aux enfants.

L'école était aussi un lieu privilégié pour ces distributions : pour tous les cours, spécialement le catéchisme, les petites images pieuses tenaient lieu de bon point ou de récompense. Chaque élève avait sa « boîte d'images », les comparait avec ses camarades et en échangeait les doubles.

Les adultes avaient de même l'occasion d'offrir et d'échanger des images pieuses à chaque événement de leur vie : départ en voyage, réunion, mariage, fête de Pâques, de la Toussaint ou de Noël, fête patronale même. Si des images spéciales n'étaient pas disponibles, ils inscrivaient à la main, au dos, l'intention ou le souvenir et la date : l'image pieuse n'était pas seulement le discours du « pouvoir » religieux mais aussi celui des fidèles entre eux.

D'ailleurs, si certaines images sortaient rarement de la boîte, d'autres faisaient partie de la vie quotidienne : celles dont on récitait la prière le matin, le soir, et même dans la journée; d'autres servaient de « protecteur », glissées dans la poche ou pliées en quatre dans le tissu d'un scapulaire ou épinglées sur la camisole : on les invoquait en cas de difficulté.

Dans les maisons, plusieurs étaient fixées au mur dans le salon, la cuisine, les chambres; c'était devant elles que la famille récitait le chapelet. Certains en mettaient dans la cave et même au grenier où l'image de Notre-Dame de la Pureté était censée protéger contre l'incendie si redouté.

Ces images qu'on trouvait le matin dans son missel étaient l'objet d'une dévotion très répandue : on les embrassait, on les glissait sous l'oreiller, sous le matelas, on leur prêtait même des vertus thérapeutiques et on les appliquait sur le corps, sur la partie malade, certains même les mâchaient et les avalaient avec de l'eau bénite. Si enfin une image était trop détériorée pour être gardée, elle n'était jamais jetée mais brûlée de peur qu'elle ne tombe en de mauvaises mains.

Tous ces usages sont restés courants au Canada jusque vers 1955. La désaffection qui a suivi les a fait considérer comme les pauvres vestiges de pratiques oubliées et c'est le mérite d'un tel ouvrage de faire connaître les valeurs qui étaient attachées à ces petites images, leur rôle instructif et édifiant certes, spécialement pour les enfants, mais aussi l'inspiration extrêmement variée des thèmes iconographiques véhiculés et souvent une qualité artistique qui influence beaucoup l'imagerie populaire.

On peut regretter, cependant, que l'auteur n'ait pas cherché à dépasser le double classement par thème et par destination. Pratiques en effet pour la consultation, ces deux caractéristiques ont le défaut d'en occulter à peu près totalement deux autres dont la valeur ontologique et explicative est très supérieure : la chronologie et les séries thématiques ou « suites ». La chronologie, non pas des dates imprimées ou manuscrites au dos pour une circonstance donnée, mais celle des premiers tirages par l'éditeur (une image se vend pendant 10 ou 15 ans, peut être reprise 20 ans après, avec une mise à jour, et peut être utilisée plus tard encore...) qui indique l'évolution du goût, de l'art, de la clientèle, des techniques d'imprimerie et des moyens d'expression, qui explique les innovations et les abandons. Les suites, surtout, imaginées par l'éditeur Letaille vers 1859 et qui ont donné à la petite image pieuse son véritable essor industriel. Les images sont alors utilisées pour leur valeur didactique et sont imprimées non plus une par une, mais par « planches » entières de 40, 60 ou 80 qui illustrent un même thème religieux : la nativité, la crucifixion, l'Eucharistie, la vie du Christ, les emblèmes mystiques, la mort chrétienne, la communion des saints, le Sacré-Cœur, etc... Les éditeurs s'efforcent de mettre aussi tout le catéchisme en images; ainsi, les images d'une planche, toutes traitées dans le même style, forment une suite, parfois numérotée, où elles se complètent et s'expliquent les unes les autres par leur place dans un ensemble. Classées par ordre alphabétique, elles perdent leur signification profonde au profit d'une apparence assez superficielle et plate.

Par ailleurs bien illustré de 188 reproductions, cet ouvrage, le premier en son genre, puisque les petites images pieuses de missel n'avaient jusqu'à présent inspiré que quelques

articles, a le mérite de montrer par les questions posées aux personnes âgées qu'elles ne sont pas seulement un moyen du clergé pour enseigner la religion, mais aussi un moyen d'expression populaire : l'imagerie dévote tient deux discours, l'un du pouvoir ecclésiastique, l'autre du peuple des fidèles, et elle est un instrument important de diffusion de l'art populaire.

J.-N. BIRABEN

Institut national d'études démographiques, Paris

* * *

DANIEL FRANCIS et TOBY MORANTZ — *Partners in Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1983. xx-203 p.

Pour la population canadienne d'origine européenne, la traite des fourrures est rapidement devenue, depuis le début du XVIII^e siècle, l'occupation d'une minorité. Pour les populations autochtones, cependant, elle est longtemps demeurée l'élément central de leurs relations avec les Européens. C'est ce que nous rappelle le livre de Francis et Morantz, dédié aux peuples de la baie James, dont il relate l'histoire depuis le XVII^e siècle jusqu'à 1870. L'ouvrage dépasse le cadre du commerce des fourrures pour traiter de l'ensemble des relations entre Amérindiens et Européens. Les auteurs mettent à contribution leur formation ethnologique et historique et rattachent leur travail aux débats anthropologiques et historiques concernant l'effet de la traite des fourrures sur la civilisation amérindienne.

L'ouvrage s'ouvre par une brève description du territoire et de ses habitants avant l'arrivée des Anglais et des Français. Il traite ensuite des invasions iroquoises des années 1660 aux années 1680 et de la concurrence entre Français et Anglais de la fin du XVII^e siècle au début du XVIII^e siècle. Il aborde les pratiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson et ses relations avec les autochtones au XVIII^e siècle, la création de nouveaux postes de traite en réaction à la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest, et enfin l'influence grandissante de la traite et de la Compagnie dans la vie quotidienne des Amérindiens au XIX^e siècle. Les sources utilisées sont tirées de la littérature historique et anthropologique, des archives coloniales françaises et des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les meilleurs éléments du livre sont ceux qui mettent le plus à contribution les documents tirés des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le chapitre sur la traite au XVIII^e siècle révèle comment les Amérindiens organisèrent leurs relations de traite avec les Anglais et les Français, comment ils en vinrent à former deux groupes distincts, ceux de la côte et ceux de l'intérieur, et comment le volume des échanges fluctuait en fonction de la concurrence, de la personnalité des traiteurs et de l'équilibre écologique. Les chapitres sur le XIX^e siècle montrent comment la Compagnie de la Baie d'Hudson a pu exercer un contrôle grandissant sur les activités des Amérindiens une fois la concurrence éliminée. Ces chapitres font aussi ressortir l'attitude ambivalente de la Compagnie face à la culture amérindienne. La Compagnie restreignit d'abord autant que possible les occasions d'« acculturation » ; elle essaya ensuite de s'assurer d'une main-d'œuvre stable en favorisant la sédentarisation des Amérindiens vivant autour des postes de traite. Puis elle abandonna ces efforts et laissa les missionnaires s'occuper du « white man's burden ».

Tout au long de leur ouvrage, Francis et Morantz insistent sur l'indépendance relative des autochtones de la baie James vis-à-vis des commerçants de fourrures et proposent deux thèses principales à l'appui. La première est annoncée dans le titre même du livre : contrairement à ce qu'ont affirmé E.E. Rich et d'autres, les Amérindiens n'auraient pas été des victimes impuissantes des Européens dans le commerce des fourrures. Ils auraient plutôt été des